

## **Par Effractions, le podcast littéraire de la Bibliothèque publique d'information** **Épisode 1 : Juliet Drouar, transcription**

Durée : 21 minutes et 15 secondes

Lien article Balises : <https://balises.bpi.fr/podcast-par-effractions-juliet-drouar/>

Licence : [CC BY-SA 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-sa/4.0/)

---

*Introduction de l'épisode : courte citation de Juliet Drouar, issue de cet entretien*

### **Juliet Drouar, auteur**

Mes parents allaient très souvent à la bibliothèque de quartier. C'étaient de très grandes lecteur·rices. Et du coup, ils avaient un arrangement spécial avec notre petite bibliothèque de quartier du lac de Maine, près d'Angers : ils leur filaient des caisses de livres. Je me rappelle qu'on partait avec des caisses de livres en vacances, que ça prenait un peu plus de place.

### **Lauren Malka, journaliste (voix off sur générique musique)**

Vous écoutez « Par Effractions » le podcast qui fait entendre les murmures de milliers de livres peuplant l'une des plus grandes bibliothèques d'Europe, celle du Centre Pompidou à Paris. Ce podcast est proposé par *Balises*, le magazine de la Bibliothèque publique d'information. Aujourd'hui, je rencontre Juliet Drouar, l'un des invités du festival Effractions en 2025, pour son premier roman *Cui-Cui*, paru au Seuil. Écrivain, militant, artiste et thérapeute, co-auteur du livre *La Culture de l'inceste* et auteur de *Sortir de l'hétérosexualité*, Juliet Drouar invente cette fois la vie d'un ado de treize ans qui, en 2027, s'apprête à voter pour la première fois et à découvrir ce qui semble finalement logique en soi : les mineurs peuvent avoir des droits. Sous le ton léger de ce livre, sa langue joueuse et inventive, un sujet profond est abordé. Juliet va nous en parler.

*À l'extérieur, devant l'entrée de la Bibliothèque publique d'information*

### **Lauren Malka, journaliste**

Bonjour Juliet, enchantée.

### **Juliet Drouar, auteur**

Enchanté, de même !

### **Lauren Malka, journaliste (voix off)**

Devant la bibliothèque du Centre Pompidou, j'ai demandé à Juliette s'il venait ici souvent.

### **Juliet Drouar, auteur**

Souvent non, parce que je suis très casanier. Je suis dans le 20<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Mais oui, je suis déjà venu voir de super belles expos ici.

### **Lauren Malka, journaliste**

Vous avez un souvenir ?

**Juliet Drouar, auteur**

Louise Bourgeois, je crois. Mais c'était il y a quelques années déjà. Sinon j'ai vu Garouste plus récemment. J'adore Gérard Garouste, c'est mon peintre préféré.

**Lauren Malka, journaliste**

On y va ?

**Juliet Drouar, auteur**

Carrément.

**Lauren Malka, journaliste (voix off)**

Je lui ai ensuite proposé de m'emmener dans ses rayons préférés pour y piocher les livres qu'il aime le plus ou qui l'ont inspiré. Sur le chemin, il m'a raconté la soirée de lancement de son premier roman qui a eu lieu quelques jours auparavant.

**Juliet Drouar, auteur**

Oui, une grosse fête. C'est un peu la fête d'anniversaire que je voulais organiser, mais que je n'ai jamais faite.

*Entrée dans le Centre Pompidou, passage du portique de sécurité.*

*À l'intérieur du Centre Pompidou, dans le hall.*

**Lauren Malka, journaliste (voix off)**

Est-ce que c'est un lieu que vous fréquentez souvent, la bibliothèque ?

**Juliet Drouar, auteur**

Alors pas tant que ça. Même si je vais à la bibliothèque de mon quartier de temps en temps pour éviter d'exploser mon budget livres. J'aime bien acheter des livres, en fait. J'achète peu de choses, mais les livres, c'est vrai que je trouve ça cool encore de les acheter. Et puis j'avoue que je suis un peu avide quand je veux un livre, je me dis "Ah, je veux trop ce livre, là, tout de suite !" Et je me dis, ça fait des droits d'auteur aussi pour les personnes qui écrivent. Mais je trouve ça merveilleux qu'il existe des bibliothèques aussi pour les grands et grandes lecteur·rices et pour les personnes qui ont peut-être moins de moyens pour acheter des livres.

**Lauren Malka, journaliste**

Vous avez toujours été comme ça avec les livres ou est-ce que vous avez eu une période où vous alliez plus en bibliothèque, par exemple dans l'enfance ?

*Sur les escalators du Centre Pompidou, appelés la « chenille »*

**Juliet Drouar, auteur**

Mes parents allaient très souvent à la bibliothèque de quartier. C'étaient de très grand-es lecteur·rices. Et du coup ils avaient un arrangement spécial avec notre petite bibliothèque de quartier du lac de Maine près d'Angers, où ils leur filaient des caisses de livres. Donc je me rappelle qu'on partait avec des caisses de livres en vacances, que ça prenait un peu plus de place. Parfois on laissait des affaires. J'ai des souvenirs assez flous de mon enfance. Je me souviens de deux livres que j'avais achetés moi ado, parce que ça m'avait marqué, en tant que jeune lesbienne. Enfin je ne sais même pas si je réfléchissais comme ça, mais en tout cas, je voyais qu'il y avait un petit trouble dans le genre ! (Rires)

**Juliet Drouar, auteur**

Et j'avais acheté le livre de Nina Bouraoui, *Garçon manqué*, et un livre de Lucia Etxebarria, *Beatrix et les corps célestes*, qui traitaient tous deux de ces sujets-là. Et ouais, le livre *Garçon manqué*, je crois qu'il m'a marqué. Brio. Je me rappelle de Brio qui était le personnage principal de ce livre, qui est un jeune garçon manqué. Je pense qu'on pourrait dire ça un peu comme ça.

**Lauren Malka, journaliste**

Là, on est en train d'avoir des coupe-files !

*Lauren Malka et Juliet Drouar entrent dans la bibliothèque.*

**Juliet Drouar, auteur**

Je suis carrément super privilégié, là. (Rires) C'est un peu le héros diurne dans la bibliothèque.

**Lauren Malka, journaliste (voix off)**

Juliet a choisi 3 livres dans les rayons littérature étrangère et littérature française. On doit parler moins fort dans les allées de la bibliothèque, mais je lui demande quand même de nous faire deviner les titres ou les auteurs et autrices des 3 livres qu'il a choisis... En chuchotant.

**Juliet Drouar, auteur**

Punaise, alors... Il faut savoir que j'ai joué pour la première fois à Taboo pendant ces vacances avec des amis et j'étais le plus nul d'entre nous, mais alors de loin ! Au point que je ne veux plus jamais jouer à ce jeu de ma vie ! (Rires) Mais je vais essayer quand même. Alors je vais aller dans l'ordre chronologique. Le premier est un peu *old school*. Enfin ça dépend quel âge on a. Moi, j'ai 38 ans. Il a été écrit par un homme qui adore jouer avec les mots, qui était président du mouvement de l'Oulipo. Le deuxième livre, est de... et bien franchement la lesbienne, la plus célèbre de France, même si c'est à titre posthume. Elle a écrit cette célèbre phrase : « Les lesbiennes ne sont pas des femmes », qui peut paraître énigmatique au premier abord, mais je pense que ça suffit pour la reconnaître. Enfin, le troisième livre, on est en 1969, n'y voyez pas d'indices, mais c'est un autre génie lesbien de la littérature de science-fiction.

**Lauren Malka, journaliste (voix off)**

On a pas mal d'indices.

**Juliet Drouar, auteur**

Ah ouais, j'ai creusé.

**Lauren Malka, journaliste (voix off)**

Direction troisième étage pour aller chercher les livres élus par Juliet. Le sentiment d'effraction suscite souvent des éclats de rire.

**Lauren Malka, journaliste**

On a les 3 livres. Youpi ! On ne dérange pas plus longtemps toutes les personnes très concentrées ici.

**Lauren Malka, journaliste (voix off)**

En route vers la chenille du Centre Pompidou, cette série d'escalators qui nous emmène au studio d'enregistrement.

**Lauren Malka, journaliste**

Dans *Cui-Cui*, Juliet Drouar, vous inventez une histoire qui se passe en 2027 et qui commence de façon très forte puisque des ados de treize ans s'appêtent à voter pour la première fois. C'est une utopie qui paraît très à portée de main et qui en même temps est un impensé.

**Juliet Drouar, auteur**

Un « peu pensé » ou un « peu publicisé », parce qu'en fait il y a quand même pas mal de personnes qui réfléchissent sur la question des droits des mineurs ou du plutôt de l'absence de droits des mineurs, et notamment celle du droit de vote. Je reviens en Suisse justement pour écouter des projets politiques d'enfants entre dix et douze ans, qui ont des projets politiques très aboutis d'ailleurs. Et donc il y avait beaucoup de personnes qui là-bas sont sensibilisées à la question des droits des mineurs, des droits de vote. Et je crois que c'est aux Pays-Bas, par exemple, qu'on élit à la fois un maire d'une ville et en même temps un enfant qui sera maire aussi avec lui. Comme quoi c'est possible, surtout si on prend le temps d'écouter les projets politiques ou les opinions politiques des enfants. On est toujours surpris, parce qu'on se rend compte de tous les préjugés qu'on a... Ces projets politiques des enfants sont toujours très intelligents.

**Lauren Malka, journaliste**

Alors l'histoire est racontée par un ado de treize ans, assignée fille à la naissance mais qui veut être genré au masculin. Et tout au long de l'histoire, en fait, on ne se demande pas vraiment si c'est une fille ou un garçon, on oublie son genre.

**Juliet Drouar, auteur**

Je pense que le mot "oublier" est pas mal, mais je crois qu'il l'oublie aussi un peu. En fait il ne veut pas être genré au masculin, mais lui, ça lui semble assez naturel de se genrer au masculin. Donc c'est aussi cette période de l'enfance où il y a des constructions sociales qui ne sont pas totalement enfoncées bien au fond de nos corps et de nos crânes, et où du coup, on ne se rend même pas compte qu'on est en train de socialement faire quelque chose qui est très transgressif. Et moi-même, je me rappelle que quand j'étais jeune, je me rêvais comme un petit garçon, mais je ne me suis jamais dit « Tiens, c'est chelou ». Mais a posteriori, je me dis : « Ah le ver était dans le fruit ». (Rires) Mais sinon ça me semblait tout à fait naturel et ça devrait l'être par ailleurs.

**Lauren Malka, journaliste**

Ce qui est frappant quand on commence la lecture de ce livre, c'est la langue. Il y a vraiment une joie immense dans cette langue. On prend un plaisir fou à entendre les voix de jeunes ados de treize ans. Je suppose que c'est un plaisir que vous avez pris aussi. On sent que vous adorez ça.

**Juliet Drouar, auteur**

Oui, c'est vrai, pour moi la langue est un grand plaisir. Il y a de l'argot, il y a des anglicismes, mais en même temps des expressions très vieillottes...

**Lauren Malka, journaliste**

Et beaucoup d'humour, dans cette langue. Beaucoup d'inventivité.

**Juliet Drouar, auteur**

Oui, j'espère. Pour moi, c'est un rapport aux autres que d'être très curieux de la rencontre. Et quand il y a quelqu'un que j'aime, j'imité. Donc c'est vrai que quand j'aime quelqu'un et qu'il aime jouer avec les mots (un truc que j'affectionne particulièrement) et a des expressions créatives, je vais aller piquer ce petit truc-là et je le garde avec moi. C'est une forme de souvenir. Comme je disais, c'est aussi nécessaire pour le personnage, cet humour, par rapport à ce qu'il vit pour aller à travers les violences qu'il vit.

**Lauren Malka, journaliste**

Alors les violences que vit ce personnage, c'est le cœur aussi de vos essais précédents. Avec ce livre, vous passez de l'essai au roman. Les thématiques sont liées. Vos essais montrent un continuum entre ce que vous appelez la culture de l'inceste et la privation de droits pour les enfants. C'est exactement ce que traduit ce roman sous la forme d'une fiction.

**Juliet Drouar, auteur**

Oui, c'est vrai. J'espère, si c'est réussi, que c'est effectivement plus qu'une illustration, que cela vit par soi. Mais c'est autour des mêmes enjeux et j'ai toujours aimé qu'il y ait des allers-retours essai-fiction. Dans mes essais il y a de la fiction aussi. Ce que je pense fondamentalement, c'est qu'on est tous·tes, enfin pour beaucoup d'entre nous, et je me compte dedans, un petit peu bousillé·es dans nos liens aux autres. Alors, d'une manière légère à aggravée, et dans aggravée, je pense aux passages à l'acte violents notamment. Moins l'autre a de pouvoirs et plus c'est facile de passer à l'acte. Ça ne l'excuse en aucun cas, mais du coup, les enfants, évidemment, sont en première ligne, et iels portent bien leur nom de mineur·es. Alors enfant, ça veut dire à la fois « privé de langue », il me semble, dans son étymologie, et aussi minorisé. Donc c'est une population qui effectivement n'a pas de droits. C'est beaucoup plus facile de les écrabouiller, quand on a ce rapport aux autres, pété, dont on ne s'est pas ressaisi et dont la responsabilité pour tout un chacun est de se ressaisir.

**Lauren Malka, journaliste (voix off)**

On pourrait parler de *Cui-Cui* pendant des heures, mais on arrive au studio. C'est le moment de révéler les livres que Juliet a sélectionnés à la bibliothèque.

*Dans les sous-sols du Centre Pompidou, où se trouve le studio d'enregistrement.*

**Lauren Malka, journaliste**

Là, on est on est dans les sous-sols du Centre Pompidou, un endroit que peu de gens connaissent.

**Juliet Drouar, auteur**

Je te confirme ! (Rires)

**Lauren Malka, journaliste (Rires)****Juliet Drouar, auteur**

C'est trop marrant, on a l'impression d'être dans la salle des machines d'un paquebot. En plus, comme je parle et que je ne sais pas faire deux choses en même temps, du coup je n'ai rien suivi du parcours, donc là je me retrouve dans une soute. Tu m'emmènes où Lauren ?

**Lauren Malka, journaliste (voix off)**

On entre dans le studio d'enregistrement de la Bpi, la fameuse salle des machines. On ferme bien la porte.

**Juliet Drouar, auteur**

Alors je vais prendre d'abord *La Main gauche de la nuit* d'Ursula Le Guin. Pourquoi j'ai choisi celui-là ? Pour deux choses. D'abord, tu m'as demandé qu'est ce qui m'avait inspiré pour l'écriture de ce roman, et donc j'ai été un peu en mal de te répondre, parce que je n'ai pas un livre qui m'a directement inspiré. Par contre, Ursula Le Guin m'a inspiré dans le sens où, quand j'ai commencé à écrire ce livre, j'ai lu une retranscription d'une conférence qu'elle avait donnée. Elle y disait que, dans son cycle *Les Mondes de l'Ékumen*, il y a parfois des petites incohérences parce qu'elle se laisse guider par ses personnages dans l'écriture. Et je me suis dit que c'était marrant comme procédé d'écriture.

Moi d'habitude je fais quand même une sorte d'arc narratif, je sais un peu où je vais, quand même. Et là je me suis dit que je n'avais qu'à me laisser guider par cette espèce de voix intérieure qui avait jailli un peu dès le début. Et donc j'ai fait un peu la méthode Le Guin, et en fait ça a donné *Cui-Cui. La Main gauche de la nuit*, c'est un livre que je trouve inspirant sur la question de la construction du genre dans nos sociétés, dans le sens où c'est l'histoire d'un voyageur qui va sur une planète où justement il n'y a pas de genre. Et je lui rends hommage parce que c'est assez génial : en fait on pourrait évidemment tous vivre d'abord en tant qu'être humain, avant de se vivre en tant qu'homme ou en tant que femme. Donc le voyageur est très déboussolé par rapport à ça et on le prend pour un rustre. Donc c'est ça qui est drôle aussi et qui me faisait rire. Et c'est vraiment ce rustaud, qui ne vit que comme un homme tout le temps. (Rires)

**Lauren Malka, journaliste**

Donc c'est la question du genre. Et la méthode Le Guin est-ce que vous l'utiliserez aussi dans l'essai, c'est vraiment propre à l'écriture romanesque à votre avis ?

**Juliet Drouar, auteur**

Bah pour moi c'est propre à l'écriture romanesque. (Rires) Dans l'essai, j'avoue, je me prends carrément la tête, pour qu'il y ait un plan et tout ça.

**Lauren Malka, journaliste**

Donc le premier livre, c'était *La Main gauche de la nuit* d'Ursula Le Guin, qui est paru en 1969 aux États-Unis et qui a été traduit en français en 1971 chez Robert Laffont.

**Lauren Malka, journaliste**

Le deuxième livre ?

**Juliet Drouar, auteur**

Oui, en fait le deuxième livre et le troisième livre, je les ai choisis pas parce qu'ils m'ont inspiré directement l'écriture, mais parce qu'on m'a fait remarquer que ça faisait penser à *Zazie dans le métro*. Et moi je ne l'avais pas lu. Et donc je me suis dit que c'était toujours intéressant de rencontrer des auteur·rices et de se reconnaître parfois dans l'autre. Donc Zazie, elle a, a priori quatorze quinze ans, elle est vachement gouailleuse. Elle utilise plein d'expressions, résiste aux adultes, les envoie chier, elle dit tout le temps « Machin mon cul », etc. Il y a effectivement ce truc où en le lisant j'ai pu me reconnaître un peu. Et la langue est hyper savoureuse. Je suis très flatté de cette comparaison. Alors je vais dire le début.

**Juliet Drouar, auteur (Lit un extrait de *Zazie dans le métro* de Raymond Queneau)**

« D'où qui pue donc tant ? se demanda Gabrielle, excédée. Pas possible, il se nettoie jamais. Dans le journal, on dit qu'il y a pas 11 % des appartements à Paris qui ont des salles de bains. Ça m'étonne pas, mais on peut se laver sans. Tous ceux-là qui m'entourent, ils doivent pas faire de grands efforts. D'un autre côté, c'est tout de même pas un choix parmi les plus crasseux de Paris. Il n'y a pas de raison, c'est le hasard qui les a réunis. On ne peut pas supposer que les gens qui attendent à la gare d'Austerlitz sont plus mauvais que ceux qui attendent à la gare de Lyon. Non, vraiment, il n'y a pas de raison. Tout de même, mais quelle odeur ! Gabrielle extirpa de sa manche une pochette de soie couleur mauve et s'en tamponna le tarin. Qu'est-ce qui pue comme ça ? dit une bonne femme à haute voix. Elle pensait pas à elle en disant ça. Elle n'était pas égoïste. Elle voulait parler du parfum qui émanait de ce monsieur. Ça, petite mère, répondit Gabrielle qui avait de la vitesse dans la répartie. C'est Barbouze, un parfum de chez Fior. »

**Lauren Malka, journaliste**

Merci Juliet pour cette lecture. On vous souhaite la même trajectoire que Raymond Queneau. Parce que je crois qu'il était déjà reconnu par les critiques au moment où il a sorti ce livre, par un milieu intellectuel, et ça a été son premier grand succès populaire, ce roman.

**Juliet Drouar, auteur**

Oui. Et puis en fait, à la lecture, j'ai trouvé qu'il y avait d'autres choses communes. Notamment en termes de genre, en cette *Zazie*, elle ne respecte pas les trucs, elle veut le premier truc qu'elle veut, c'est un *blue jeans*. Et les petites filles à l'époque ne portaient pas de pantalon. Et en fait, le sujet de la pédocriminalité est très fort dans ce livre, ce à quoi je m'attendais pas du tout. On comprend qu'en fait *Zazie*, elle a été attouchée par son père, puis son beau-père.

**Lauren Malka, journaliste**

Donc *Zazie dans le métro*, de Raymond Queneau, paru en 1959 chez Gallimard.

**Lauren Malka, journaliste**

Le troisième livre que vous avez choisi ?

**Juliet Drouar, auteur**

Alors le troisième livre que j'ai choisi, c'est le livre de Monique Wittig, *L'Opoponax*. Un lecteur de *Cui-Cui*, qui est responsable de la revue *Collatéral*, me semble-t-il, m'a associé à ce livre qui est un livre de fiction. Je n'avais pas lu ce livre de Monique Wittig. J'avais lu *La Pensée straight* quand j'ai écrit mon essai *Sortir de l'hétérosexualité*. C'est vrai que je lis beaucoup après, à l'endroit où j'écris, pour essayer de ne pas être trop influencé. Et là c'est pareil, je me suis dit « Cool, je vais rencontrer ça ».

C'est un livre où on essaie de se rappeler l'enfance. C'est important pour le droit des mineurs. Si on oublie ce que c'était d'être enfant et d'avoir subi un certain nombre de dominations, une fois qu'on est adulte, on ne peut que les reproduire. Il y a peu de livres là-dessus. Et donc Monique Wittig réussit une sorte de tour de force littéraire parce que sa narratrice, au début a six ans et à la fin, elle est jeune adolescente. On suit l'évolution de son regard sur le monde dans cet âge-là et où à la fin, finalement, jaillit une forme de réflexivité sur le monde et ce qui lui arrive.

Et l'autre chose en commun aussi, c'est peut-être la question du genre sexualité. Parce que l'*opoponax* (après j'ai regardé un interview d'elle parce qu'on la questionne beaucoup sur ce que c'est), à l'époque ça décrivait quelque chose de l'ordre de la pharmacopée.

C'est une plante qui était utilisée dans la pharmacopée, mais principalement à l'époque pour les femmes. Je ne sais pas si on dirait aujourd'hui peut-être le collagène. Donc il y avait un registre de genre qu'elle retourne, parce que l'opoponax dans ce livre, c'est pas du tout associé au genre féminin en particulier. Et ce mot dans ce livre est prononcé très tard, peut-être aux deux tiers du roman. C'est d'abord quelque chose d'inquiétant, qui représente le danger qui arrive quand elle rencontre une autre jeune fille, et qu'il y a une forme d'amitié assez passionnée qui se lie. Donc on peut le voir aussi comme la naissance du désir et l'inquiétude de la naissance du désir, et une forme de réflexivité sur soi. Une conscience de soi sociale aussi, qui est inquiétante. Tout d'un coup, on se rend compte de ce qu'on fait ou de ce qu'on ne fait pas par rapport à ce qui est attendu. Et c'est vrai que pour moi, dans *L'Opoponax* (ça elle ne le dit pas dans l'interview, mais c'est ce que j'ai perçu), il y a lesbienne ou la lesbianité dans le sens où y a une forme de dahu, un truc un peu inquiétant qui commence à surgir, et elle dit « Je suis l'opoponax ». Désolé, ça m'émeut énormément de parler de ça, je ne pensais pas. Mais dans le sens de se découvrir lesbienne même si on n'a pas de mots pour le dire, et ce que ça peut faire naître d'inquiétude et de danger éventuel pour soi. Donc je ne sais pas si je peux lire un tout petit extrait. C'est le tout début.

### **Juliet Drouar, auteur (lit un extrait de *L'Opoponax* de Monique Wittig)**

« Le petit garçon qui s'appelle Robert Payen entre dans la classe, le dernier en criant : Qui c'est qui veut voir ma quéquette ? Qui c'est qui veut voir ma quéquette ? Il est en train de reboutonner sa culotte. Il a des chaussettes en laine beige. Ma sœur lui dit de se taire. Et pourquoi tu arrives toujours le dernier ? Ce petit garçon qui n'a que la route à traverser et qui arrive toujours le dernier. On voit sa maison de la porte de l'école. Il y a des arbres devant. Quelquefois, pendant la récréation, sa mère l'appelle. Elle est à la dernière fenêtre. On l'aperçoit par-dessus les arbres. Des draps pendent sur le mur. Robert, viens chercher ton cache nez. Elle crie fort de façon à ce que tout le monde l'entende. Mais Robert Payen ne répond pas, ce qui fait qu'on continue d'entendre la voix qui appelle Robert. La première fois que Catherine Legrand est venue à l'école, elle a vu de la route la cour de récréation, l'herbe et les lilas au bord du grillage. C'est du fil de fer lisse qui dessine des losanges. Quand il pleut, les gouttes glissent et s'accrochent dans les coins. C'est plus haut qu'elle. Elle tient la main de la mère qui pousse la porte. »

### **Juliet Drouar, auteur**

Alors je vais m'arrêter là. Mais voilà, c'est au début. Il y a un côté très descriptif de l'enfance qui passe comme ça, c'est des faits. Il y a très peu de pensées, de ses émotions, de ses propres réflexions. Et une autre chose peut être en commun, et je m'arrête là, mais c'est les faits de violence adulte par rapport aux enfants qui arrivent. On voit que telle institutrice donne des coups de pied à un enfant qui est par terre à l'école et qu'en fait c'est très commun. Il y a toujours ces formes de violence des adultes sur les enfants aujourd'hui. À l'époque, c'était encore plus marqué avec beaucoup de manuels d'éducation de cette époque-là, qui enjoignaient aussi à avoir ce type de violence envers les enfants, pour pouvoir les éduquer. Donc ces faits-là, comme ça, qui ne sont pas forcément analysés par l'enfant, mais dont elle est témoin, émaillent le texte.

*Début du générique de fin en fond sonore*

### **Lauren Malka, journaliste**

Donc *L'Opoponax*, de Monique Wittig, paru en 1964 aux Éditions de Minuit. Il a reçu le prix Médicis en 1964 et il a été réédité en 1983 avec une postface de Marguerite Duras.

Merci Juliet Drouar !

**Juliet Drouar, auteur**

Merci beaucoup Lauren.

**Lauren Malka, journaliste (voix off sur générique de fin)**

C'était « Par Effractions », le podcast produit par la Bibliothèque publique d'information, réalisé par Laurent Malka. Musique originale : David Federman. Si vous avez écouté cet épisode avant le 16 février 2025, rendez-vous ce jour-là à 16h au Centre Pompidou dans le cadre du Festival de littérature du réel Effractions de la Bpi, pour une rencontre croisée entre Juliet Drouar, D' de Kabal et Marika Mathieu sur le thème "Enfances abîmées". À tout autre moment, vous pouvez découvrir les essais et le roman de Juliet Drouar en bibliothèque ou en librairie. Et si ce podcast vous a plu, merci de le faire savoir en vous abonnant et en ajoutant des cœurs et des étoiles. À bientôt !